

pour se rendre à la cérémonie nuptiale; les hommes ne laissaient point paraître le moindre signe de crainte en contemplant les terribles instruments de torture; ils chantaient des psaumes pendant que les bourreaux les tenaient; lors même qu'ils avaient le corps à demi consumé par le feu, les membres rompus, la peau du crâne arrachée et tombant sur les épaules, ils exhortaient encore les assistants à se convertir à leurs croyances. Jamais aucune secte n'avait montré une constance aussi extraordinaire dans les persécutions; aussi l'admiration qu'inspirait le courage des anabaptistes entraîna-t-elle un nombre prodigieux de catholiques et de luthériens dans leurs rangs.

Si l'excellence d'une religion se prouvait par le témoignage et par le nombre des martyrs, ainsi que le prétendent les prêtres catholiques, sans contredit la secte des anabaptistes serait supérieure à la religion chrétienne, car elle eut dans l'espace de moins d'une année cent cinquante mille martyrs, c'est-à-dire plus que n'en comptent les martyrologes durant les plus longues persécutions des empereurs païens.

Malgré ces sanglantes exécutions, les anabaptistes se relevèrent; pendant de longues années ils furent encore persécutés, tantôt par les catholiques, tantôt par les luthériens, et finirent par succomber. Malheureusement il ne nous est resté aucun ouvrage de ces sectaires sur leurs principaux dogmes, soit qu'ils n'aient rien écrit, soit qu'ils se contentassent de prêcher, de combattre et de mourir. Les seules notions que nous ayons sur eux nous ont été transmises par leurs ennemis; entre autres choses, ceux-ci les accusaient de vouloir établir la communauté des femmes et des

biens, allégation que nous devons d'autant plus révoquer en doute qu'elle vient de leurs bourreaux, et qu'il est à remarquer que les catholiques ont constamment renouvelé cette accusation contre les sectes qui voulaient remplacer le mariage indissoluble par une autre union plus en harmonie avec les lois de la nature.

Clément VII, toujours renfermé dans le château Saint-Ange, foudroyait les ennemis qui osaient s'approcher des murailles; et Benevenuto Cellini, célèbre sculpteur, chargé de diriger les batteries, s'acquittait si bien de ce soin, que grâce à lui un nombre considérable d'Espagnols restèrent sur le carreau. On croit même qu'il tua le duc de Bourbon, et que ce fut un canon pointé par lui qui blessa le prince d'Orange et coupa en deux un colonel espagnol que le pontife aimait beaucoup. Benevenuto Cellini, dans une relation qu'il nous a laissée de ce siège, dit que le saint-père, charmé de son adresse, le fit appeler pour le complimenter; mais qu'ignorant ce que sa Sainteté pouvait avoir à lui dire, il se jeta aux genoux de Clément VII pour le supplier de l'absoudre des homicides qu'il était obligé de commettre pour son service. « A cette demande, ajoute le célèbre sculpteur, » le bon pape Clément leva les mains, et m'ayant tracé une » grande croix sur la figure, non-seulement il me bénit » pour les meurtres que j'avais commis, mais encore il me » promit les indulgences plénières si je continuais à faire » aussi bien et à occire les impériaux. »

L'habileté du sculpteur Cellini comme pointeur suffit pour éloigner les assaillants du château Saint-Ange, sans toutefois arrêter les massacres dans la ville. Enfin la peste se chargea

de mettre un terme aux boucheries en faisant périr un bon tiers des vainqueurs.

« Charles-Quint reçut la nouvelle du sac de Rome par son » armée, dit Mézerai, le jour même où l'impératrice accou- » chait d'un fils qui fut depuis Philippe II; il feignit d'éprou- » ver une profonde douleur de la position fâcheuse du pape; » il poussa l'hypocrisie jusqu'à défendre qu'on allumât des » feux de joie pour fêter l'heureuse délivrance de sa femme; il » prit le deuil, et ordonna de faire des processions publiques » pour demander à Dieu la liberté du pape, en même temps » qu'il expédiait l'ordre de le conduire prisonnier en Espagne » aussitôt qu'il aurait capitulé. » Le nonce, qui n'était point dupe de ces démonstrations, se présenta couvert de vêtements lugubres et suivi de dix archevêques, pour supplier l'empereur de faire retirer ses troupes de Rome et de rendre la liberté à Clément VII. L'hypocrite Charles-Quint leur répondit qu'il désirait plus qu'eux-mêmes voir la tranquillité rétablie dans Rome, mais qu'il ne pouvait prendre aucune décision sans consulter ses généraux. Alors le duc d'Albe, ainsi qu'il avait été convenu entre eux, prit la parole : « Non, » seigneur, il ne faut point faire grâce au pape; il est temps » que ce prêtre apprenne à ne pas se mêler des affaires tem- » porelles de l'Europe; et plus il jeûnera dans son château » Saint-Ange, plus il deviendra sage; il faut donc le réduire à » un tel état, qu'il n'ait plus envie de troubler la paix du » monde. » Sa Sainteté était en effet réduite à jeûner faute de vivres; et pour surcroît de malheur, la peste commençait à sévir dans la forteresse.

Clément VII comprit qu'il ne lui restait d'autre parti à

prendre que de mourir misérablement ou de capituler; il préféra traiter avec ses ennemis, et demanda à entrer en pourparler avec Lanoy, vice-roi de Naples, qui était catholique. Cette satisfaction lui fut encore refusée; l'armée n'ayant pas confiance dans le vice-roi, refusa d'accepter un traité qui ne serait pas consenti par le prince d'Orange; et le saint-père se vit contraint de recevoir la loi d'un hérétique! La capitulation portait entre autres articles, « que sa Sainteté payerait » à l'armée quatre cent mille ducats, savoir : cent mille » comptant, cinquante mille dans deux jours, et le reste à un » délai de deux mois; que pour le paiement de cette rançon » Clément frapperait un impôt extraordinaire sur tous les » états ecclésiastiques; qu'en outre il remettrait entre les » mains de l'empereur le château Saint-Ange, Civitta-Vecchia, » Città di Castellana, Parme, Plaisance et Modène; qu'il » resterait prisonnier dans une des tours du château avec les » treize cardinaux de sa suite, jusqu'au moment où il aurait » payé les premiers cent cinquante mille ducats; qu'ensuite » il serait conduit à Naples ou dans la ville de Gaëte, et qu'il y » attendrait les ordres de Charles-Quint; qu'enfin il absou- » drait les Colonna de toutes les censures prononcées contre » eux, et qu'il nommerait un légat pour gouverner l'Église » pendant son absence, de concert avec le tribunal de la » Rote. » Ces articles ayant été signés et approuvés par Clément, un capitaine espagnol, nommé Alarçon, le même qui avait été chargé de la garde de François I^{er}, entra dans le château Saint-Ange avec six compagnies d'Espagnols et d'Allemands pour remplir l'emploi de geôlier auprès du pape et des cardinaux.

Il resta plus de six mois gardé à vue et soumis à des traitements ignominieux; enfin, comme le pontife n'apercevait pas le terme de sa captivité, il se décida à se réconcilier avec les Colonna, et avec leur aide il parvint à s'échapper de sa prison, déguisé en marchand forain. De la ville d'Orviette, où il s'était retiré, Clément VII écrivit au maréchal de Lautrec qu'il ne voulait pas exécuter un traité dont les conditions lui avaient été imposées le poignard sur la gorge, et qu'il le suppliait de prendre sa défense. Mais déjà l'empereur avait renoncé à son projet de tenir le pape en prison; maître de ses places fortes et de ses trésors, le saint-père n'était plus pour lui un adversaire redoutable, et il avait même envoyé un ordre d'élargissement lorsque Clément vint à s'échapper de Rome. Ce retour de Charles-Quint à des sentiments pacifiques avait un but, car le monarque espagnol n'était pas homme à pardonner les fourberies des autres, sans quelque grave motif.

Voici ce dont il s'agissait : Henri VIII, roi d'Angleterre, fatigué de Catherine d'Aragon, tante de Charles-Quint, avait résolu de rompre un mariage qui lui était devenu odieux, parce que sa femme était stérile, et surtout parce que cette union l'empêchait de posséder une jeune fille, la belle Anna Boleyn, qui lui avait inspiré une violente passion. Ce projet de divorce avait pour antagoniste naturel l'empereur, qui comptait sous le nom de sa tante gouverner le royaume d'Angleterre, si Henri VIII mourait sans enfants. Le monarque espagnol cherchait donc à se réconcilier avec le pape pour le faire entrer dans ses vues : à cet effet, il fit sortir ses troupes de la ville pontificale, et il permit à

Clément VII de s'installer dans le Vatican et de reprendre l'exercice de son autorité.

Sa Sainteté était rentrée dans son palais depuis quelques jours à peine, lorsqu'elle reçut deux ambassadeurs anglais, Casali et Knigh, qui venaient au nom de Henri VIII le supplier de casser le mariage du roi avec Catherine d'Aragon; dès le lendemain, arrivèrent à leur tour des députés de l'empereur qui signifièrent au pape que s'il osait autoriser le divorce du roi de la Grande-Bretagne, les armées impériales envahiraient immédiatement les terres de l'Église.

Clément VII, placé entre deux rivaux qu'il redoutait de mécontenter, et n'osant pas accéder à la demande de Henri VIII, ni désobéir à Charles-Quint, prit le parti de temporiser, et répondit aux ambassadeurs anglais qu'il donnerait au prince l'autorisation de divorcer, si préalablement il faisait déclarer son premier mariage nul par le clergé de la Grande-Bretagne. Ceux-ci répondirent que leur maître n'avait nullement besoin d'une semblable déclaration, et que si le saint-père n'avait pas d'autre réponse à faire, ils devaient le prévenir que le roi de la Grande-Bretagne romprait toutes relations avec la cour de Rome.

Le pape répliqua que l'affaire dépendait entièrement du souverain d'Angleterre, puisqu'il lui suffisait de procéder par l'autorité du légat premier ministre Wolsey, et de lui faire rendre une sentence de divorce. « Il n'existe point de » théologien qui puisse résoudre mieux que le roi votre » maître, ajouta-t-il, si son mariage est illégitime. Aussitôt » que la sentence aura été prononcée, nous autoriserons » notre cher fils Henri VIII à se remarier; en même temps

» il s'adressera à notre siège pour faire ratifier les actes accomplis, et nous ne manquerons point de raisons pour justifier sa conduite. Ensuite un de nos cardinaux, celui que désignera le roi, partira pour Londres et ratifiera tout ce qui aura été exécuté. »

Dès que Henri eut connaissance de la réponse du pontife, il devina les motifs secrets qui le faisaient agir, et pour le forcer à se déclarer entre lui et Charles-Quint, il le fit menacer de nouveau de se séparer de l'Église romaine, s'il persistait encore à lui refuser la bulle de divorce. Clément, poussé dans ses derniers retranchements, et voyant d'ailleurs que les affaires de la ligue sacrée prenaient une mauvaise tournure, se décida à rompre avec le roi de la Grande-Bretagne. « Eh bien ! dit-il aux ambassadeurs qui le pressaient de leur donner une réponse catégorique, puisque je me trouve entre l'enclume et le marteau, je vous déclare que j'ai fait pour Henri VIII plus que je ne devais, en lui permettant de prendre pour juges dans sa cause deux légats qui lui étaient dévoués ; et que jamais je ne consentirai à lui sacrifier ouvertement l'empereur, l'archiduc son père, Catherine d'Aragon et les intérêts du saint-siège. »

Cette réponse éclaira les députés anglais et leur fit comprendre qu'ils n'obtiendraient pas de nouvelles concessions de Clément VII, et que le roi devait se contenter de faire prononcer son divorce par les légats. Cependant ils firent une dernière tentative avec les ambassadeurs de Venise, de France et de Florence ; tous représentèrent au pape qu'il était de sa dignité et de son intérêt de s'unir franchement avec eux, et de lancer les foudres de l'Église contre Charles-

Quint. Sa Sainteté, qui avait obtenu des agents espagnols la promesse de faire passer la république de Florence sous la domination de sa famille, se garda bien de suivre les conseils des ambassadeurs de la ligue ; elle s'excusa sur une résolution prise par le sacré collège, de renoncer à toutes les affaires temporelles pour ne plus s'occuper que de la réforme de l'Église et de l'extinction des nombreuses hérésies qui s'élevaient en Allemagne et en France. Clément donna aux Florentins en particulier l'assurance formelle qu'il ne voulait en aucune manière se mêler de leur gouvernement ; qu'il désirait seulement que la république le reconnût comme pape et non comme prince temporel, et qu'il demandait comme grâce qu'on laissât les armoiries de ses ancêtres sur les monuments qu'ils avaient fait élever.

Malgré les assertions si positives du pape de son désistement à toute autorité sur Florence, le soir même Antoine de Lève arrivait à Rome, muni des pleins pouvoirs de l'empereur, et lui faisait signer un traité dont voici les principaux articles :

« Sa Sainteté se rendra immédiatement avec sa cour à Bologne pour y couronner solennellement Charles-Quint. — Après la cérémonie du couronnement, sa majesté impériale enverra une puissante armée devant Florence, et forcera la sérénissime république à reconnaître Alexandre de Médicis, le bâtard de Clément VII, pour souverain. — Alexandre de Médicis prendra l'engagement d'épouser Marguerite, fille naturelle de l'empereur, aussitôt qu'elle aura atteint l'âge de la nubilité. — Les villes de Cervia, de Ravenne, de Modène, de Reggio et de Rubiera, seront ren-

» dues au saint-siège. — Le duc de Ferrare sera abandonné
 » à la clémence du pape, ainsi que le duc de Milan. — De
 » son côté, sa Sainteté fournira huit mille hommes pour as-
 » siéger Florence, conjointement avec les impériaux; elle
 » accordera à l'empereur et à ses descendants à perpétuité le
 » droit de nomination et de présentation aux huit archevê-
 » chés du royaume de Naples, Brindes, Lanciano, Matera,
 » Otrante, Reggio, Salerne, Trani et Tarente, ainsi qu'à
 » seize évêchés; elle conférera l'investiture du royaume de
 » Naples à Charles-Quint, en exigeant pour tout droit de
 » suzeraineté l'envoi chaque année d'une haquenée blanche
 » richement harnachée, et portant une bourse de six mille
 » ducats; enfin, elle donnera le droit de passage aux armées
 » impériales sur les terres de l'Église, et accordera l'absol-
 » lution à tous ceux qui ont participé directement ou indi-
 » rectement au saccagement de Rome. »

Après la ratification de ce traité, le pontife ordonna les préparatifs de son départ, et publia un décret qui enjoignait aux cardinaux de s'assembler à Rome et non ailleurs pour lui donner un successeur, s'il venait à mourir pendant son voyage. Clément VII quitta la ville sainte, accompagné de seize cardinaux, de trente-six évêques, des officiers de sa cour, et précédé du saint-sacrement, qu'il faisait porter en tête du cortège par un prélat revêtu des ornements sacerdotaux. L'empereur fit son entrée dans Bologne quelques jours après, et se rendit aussitôt à la basilique de Saint-Pierre, où l'attendait le pape. Dès qu'il fut entré dans l'église, le monarque hypocrite alla s'agenouiller devant sa Sainteté, et par un mélange de bassesse et de superstition, il voulut baiser

les pieds de celui qu'il avait retenu prisonnier contre le droit des gens; ensuite les deux despotes firent entre eux un échange de présents. Charles-Quint donna au saint-père de riches cassettes d'argent remplies de médailles d'or du poids de douze livres; et en échange il reçut un aigle d'or massif, d'un poids énorme, et rehaussé de pierres précieuses.

Dans cette première entrevue, le prince parla de la nécessité d'assembler un concile œcuménique en Allemagne, pour arrêter le progrès de l'hérésie, en réglant les rapports des Églises de cette contrée avec le saint-siège, et en réformant les mœurs du clergé.

« Non, jamais, lui répliqua le pape, nous ne convoque-
 » rons un synode dans un lieu où les délibérations pourraient
 » être indépendantes; et nous sommes surpris qu'un prince
 » aussi habile et aussi grand politique, sollicite une réunion
 » dont les décisions pourraient tout à la fois briser votre
 » trône et renverser la papauté. Nous nous intitulos vous
 » empereur et nous pape de droit divin; nous ne devons donc
 » pas soumettre l'examen de nos privilèges aux hommes,
 » parce qu'ils pourraient nous demander à en vérifier les
 » titres, et en vérité, ni vous ni nous ne saurions les montrer.

» Soyez assuré que les électeurs et les peuples d'Allemagne
 » n'ont embrassé l'hérésie que pour s'emparer des biens ec-
 » clésiastiques placés sous notre dépendance et pour s'affran-
 » chir ensuite de votre domination. Ce n'est point l'excel-
 » lence de la nouvelle religion qui les attire dans le parti de
 » la réforme, c'est un besoin ardent de liberté. N'espérez
 » donc pas arrêter les désordres en permettant aux luthériens
 » de discuter dans un concile les doctrines nouvelles.